

## CHOIX DE THÈSES SUR LE LANGAGE

Andrea GALIMBERTI (Gênes)

1. Soutenir que « donner un nom aux choses n'est qu'une ruse pour pouvoir, à peu de frais, les rappeler à soi ou aux autres », c'est ne voir du langage humain que le côté faible. Notre langage est bien un artifice de l'esprit, mais il n'est pas seulement le prolongement de ce que l'on appelle langage animal, et d'autres formes de ce symbolisme mutuel qui règne partout dans la nature. Le côté fort du langage humain consiste dans le fait que son symbolisme est, par principe, arbitraire. N'importe quel signe peut y être associé à n'importe quelle signification. Tout homme qui parle doit savoir qu'il en est ainsi et que les symboles du langage sont une institution sociale de notre intelligence, affranchie par principe de toute liaison fondée en nature.

2. L'homme conçoit ses signes linguistiques comme arbitraires, sans se sentir engagé à supposer un choix réellement arbitraire, qui doit avoir lieu par la décision, actuelle ou passée, d'une ou de plusieurs personnes. Si nous avons une notion de l'arbitraire, si nous savons ce qu'arbitrariété veut dire, c'est au langage que nous en sommes redevables.

3. Le caractère arbitraire du signe est ce qui distingue nettement les signes (*signa*) de ce qu'ils signifient (*significata*; les termes latins sont utiles pour supprimer l'équivoque du terme *signification*). En effet, c'est le signe qui est senti comme arbitraire, ce n'est pas le choix de ce qu'on veut signifier. Cette différence du langage humain à l'égard de n'importe quel symbolisme naturel revêt une grande importance; c'est elle qui fait exister à l'intérieur même du langage une distinction absolue et a priori entre le monde du langage (les *significationes*) et celui des choses (les *significata* réels). Le premier est celui de l'esprit humain, qui sans cela n'existerait pas à nos yeux.

4. Les signes linguistiques, liés dialectiquement entre eux et opposés par principe aux choses, constituent la représentation de ces dernières. Au sujet de cette notion, « *représentation de* », la pensée philosophique moderne a longtemps travaillé sans aboutir, parce qu'elle a toujours essayé de l'interpréter d'après le modèle du symbolisme mutuel qui règne en nature, qui n'est pas suffisant. Le discours est la seule solution possible du problème de la représentation.

5. Le point de vue que le langage est impersonnel (au sens du § 2, ci-dessus) entraîne cette conséquence : le sujet des discours n'est pas simplement synonyme du sujet individuel qui en est chaque fois l'interprète. Chaque personne apparaît comme la réalisation d'un pur principe, commun à tous les êtres doués d'intelligence discursive : principe, à cause duquel on conçoit que les discours « ne sont-là que pour un interprète », à la différence de ce que l'on pense au sujet des choses. Malgré les efforts et les rêves des philosophes romantiques, ce « moi pur » n'a que les caractères du langage, étant comme ce dernier une méthode de notre intelligence.

6. Ce moi linguistique est le principe de la logique, car son identité purement symbolique est le pivot de l'intelligence : étant dépourvu, pour sa part, de toute note réelle, il est capable de tout embrasser, de tout ramasser dans l'unité d'une représentation. Il accueille non seulement la réalité, mais les songes, les rêves et les erreurs, rendant possible qu'ils soient critiquement discutés. La possibilité linguistique de l'erreur est ce qui nous rend saisissable la notion de la vérité.

7. L'aspect impersonnel du langage implique que les réalités, dont nous formons la représentation, sont situées en principe dans une sphère commune, composée de choses et de vérités qui sont conçues ouvertes à l'expérience et à la connaissance de tout le monde. La distance entre le principe et sa réalisation, concernant le caractère public de ce qui est perçu par nous, est ce que la personne, l'individu humain doué du langage, sont appelés chaque fois à combler. Cette activité se développe à deux niveaux, *herméneutique* et *gnoséologique*. En son ensemble, elle dessine la notion d'un dynamisme subjectif individuel de l'intelligence, qui se distingue du devenir réel de nos perceptions (dont nous formons la représentation), tout en étant enveloppé et entraîné par celui-ci. *Réellement*, il a lieu dans la nature ; *formellement* (c'est-à-dire, à l'égard des significations qu'il fait jouer) il suit des chemins fictifs que le langage lui ouvre et qui sont ceux du *possible*, de l'*impossible* et du *nécessaire*.

8. Puisque nos discours peuvent accueillir, en principe, n'importe quelle contradiction sans que l'unité du discours soit nécessairement perdue (car, comme je l'ai dit, l'identité du moi linguistique est purement

symbolique, et, par conséquent, l'unité de n'importe quelle représentation discursive est seulement celle d'une perspective que, moyennant la fiction du langage, l'esprit prend des choses représentées en situant son point de vue hors de toute réalité, de la nôtre, psychique, tout autant que de celle des choses), il s'ensuit que le principe de non-contradiction est une règle, non pas une loi infranchissable. Or, l'emploi de cette règle est toujours particulier. Si, en effet, n'importe quel « a » pouvait être n'importe quel « b » (c'est-à-dire, si la contradiction n'était jamais défendue) le monde serait un chaos ; mais le résultat serait identique si aucun « a » ne pouvait être un « b » (c'est-à-dire, un « non-a »), car alors la représentation deviendrait impossible et, partant, aucun point de vue unitaire sur les choses ne pourrait exister.

9. Le langage étant dialectique, il n'y a pas, au niveau de la représentation, d'identité réelle simple. Toute identité réelle est conçue composée : c'est là ce qui rend possible l'emploi réel du principe de non-contradiction. Cette thèse (et la précédente, § 8) conduit à la conclusion que nos perceptions doivent être représentées comme *organiques* : elles sont pour nous des perceptions que reçoit notre organisme, moyennant ses organes perceptifs. En effet, la notion générale de ces organes est toujours celle d'un *genre* logique, dont les *espèces* subordonnées s'excluent mutuellement de la réalité (une lumière rouge ne peut pas être verte, parce que cela détruirait la notion de l'organe de la vue, qui, à ce point de vue, correspond à celle du genre couleur et en est la réalité). Le principe de la subordination logique et celui de la coordination intuitive sont tous les deux demandés à l'origine de notre représentation de la réalité ; or, cette représentation étant le seul moyen qui nous soit donné pour juger de nos perceptions (cela, même lorsqu'il s'agit seulement de les identifier et de nous assurer ainsi qu'elles sont là), l'empirisme n'est pas soutenable, malgré la part de vérité qu'il renferme.

10. Dans nos discours, les paroles s'enchaînent, en ce sens, que chacune est appelée à introduire une détermination dans le *significatum* des autres ; le *significatum* de chacune y est, donc, employé comme un *genre*. A ce point de vue, nos concepts font donc toujours fonction de genres, le vieux problème des *species infimae* ne se posant jamais. Il faut, cependant, prendre garde à ce que la manière qu'ont les paroles de s'intégrer dans le discours est dialectique, non pas simplement réelle. On ne peut jamais rapprocher le développement d'un discours d'une suite réelle d'événements ! La différence des deux cas est donnée par le fait que chaque *significatum* linguistique nous pose d'abord le problème de le comprendre ; à l'égard de ce moment *herméneutique* du langage (qui existe tout autant pour un simple mot que pour un discours dont celui-ci est une partie), l'intégration des *significata* des termes dans celui d'un discours est la création d'un *significatum* nouveau, et n'importe

quel *significatum* est une *species infima*. S'il est vrai, donc, qu'il n'y a pas d'espèces qui ne soient des genres, ce n'est pas moins vrai qu'il n'y a pas de genres qui ne soient des espèces (*infimae*). Cette double structure est ce qui pose, à l'intérieur même du langage, la distinction du monde physique et de l'esprit (V., § 3); si le mouvement du langage pouvait être seulement *gnoséologique*, sans être en même temps *herméneutique*, nous formerions la représentation du monde physique sans former celle de notre activité subjective individuelle (V., § 7). Cela est inconcevable : le langage ne pourrait pas se développer et il n'existerait pas.